

A la recherche du cybertemps (réflexions sur le cyberespace)

Bernard Guy

Ecole des Mines de Saint-Etienne
guy@emse.fr

Rédaction en 2011-2012

Mise en ligne en 2015

Résumé

Nous analysons ici certains aspects du fonctionnement du cyberspace, en particulier ceux qui relèvent de la marche d'un temps qu'on pourrait lui joindre : le « cybertemps ». Cette analyse est reliée à notre façon de comprendre l'espace et le temps, toujours associés. Dans ce contexte, nous nous posons la question des propriétés du cybertemps et plus généralement nous cherchons à comparer les fonctionnements du cyberspace et du cybertemps d'une part, et ceux de l'espace et du temps de l'autre. On peut parler d'espace et de temps pour le cyberspace et le cybertemps ; par certains aspects, ces derniers renvoient à des expériences concrètes, et leur fonctionnement conteste même les abstractions excessives de nos représentations de l'espace et du temps en physique. A la manière d'un supermicroscope, le cyberspace apparaît comme un formidable révélateur de choses cachées mais bien réelles : des liens sociaux, des connaissances, des idées.... Mais par certains aspects, la correspondance avec les mots d'espace et de temps ne fonctionne pas correctement. Nous sommes alors devant le malaise d'un espace et d'un temps ramassés, niés même dans leurs propriétés élémentaires.

Mots clés : espace ; temps ; espace-temps ; mouvement ; cyberspace ; cybertemps ; cyber-espace-temps ; cybermonde ; réseau internet ; virtuel ; réel ; espace numérique

1. Introduction

Nous utiliserons ici le mot « cyberspace » pour désigner l'ensemble des connaissances et des informations de divers types enregistrées sur les ordinateurs disposés partout dans le monde. Ainsi que, par extension ou métonymie, leur consultation et les interactions que l'on a avec elles, à tout instant et en tout lieu, grâce aux moyens de communication du réseau internet, de la téléphonie mobile etc. ; elles qui permettent de dire par exemple à celui qui est connecté au réseau mondial : « je suis dans le cyberspace ».

Une importante littérature est consacrée à l'analyse du cyberspace et ses facettes, et des conséquences que son usage a sur notre comportement et notre rapport au monde¹. Nous nous contenterons ici de discuter quelques points en relation avec nos préoccupations sur les concepts d'espace et de temps ; nous comprenons toujours ceux-ci comme associés et définis en opposition l'un à l'autre, supportés par les relations d'immobilité et de mobilité des entités matérielles (voir par exemple Guy, 2011). C'est dans ce contexte que nous poserons une série de questions : - le cyberspace est-il vraiment un espace, c'est à dire : en opposition à quel(s) temps se définit-il ? - comment parler de cybertemps ? - les qualités spéciales du cyberspace entraînent-elles des qualités spéciales au(x) cybertemp(s) qu'on peut lui opposer ? – l'usage du cyberspace et du cybertemps modifient-il notre perception habituelle de l'espace et du temps ? - ne contestent-ils pas à leur façon, et de façon salutaire, les concepts courants d'espace et de temps ? - en exagérant tel ou tel dysfonctionnement de notre compréhension habituelle, ne permettent-ils pas de mieux voir les problèmes qui y sont cachés ? - inversement, quelle intelligence apporte sur le fonctionnement du cyberspace et du cybertemps une meilleure (ou une autre) compréhension de l'espace et du temps ? Dans la suite du texte, nous pourrions utiliser le mot cyberspace à la place de l'ensemble cyberspace + cybertemps ; le contexte permettra de le comprendre. A l'occasion nous parlerons également dans ce sens global de cyber-espace-temps (ou de cybermonde), de la même façon que l'on parle d'espace-temps (dans un sens certes plus lâche que sa définition scientifique).

¹ Nous n'avons pas fait de véritable recherche bibliographique sur le sujet ; voir par exemple : Augé, 2010 ; Musso, 2007 ; Wikipedia, 2011 ; voir aussi Cauquelin, 2000. Nous mettons en ligne ce texte resté en l'état depuis sa rédaction en 2012, et méritant pourtant d'être repris. Le mot cyberspace, lourd, n'est guère utilisé aujourd'hui ; on parle plutôt du réseau internet ; plutôt que cybertemps on pourrait parler du temps du réseau. Tout ce qui concerne la répercussion sur le sujet des nouvelles technologies gagnera à être développé ultérieurement et enrichi du commentaire de nombreux auteurs.

2. Le cyberspace est-il un espace ? Quel cybertemps lui associer ?

Comme nous l'avons dit, un espace et un temps se définissent pour nous en opposition l'un à l'autre, chacun exprimant un mode de relations des éléments du monde entre eux : à l'espace les relations constantes, au temps les relations variables (Guy, op.cit.). Dans ce cadre, comme nous allons le voir, le cyberspace mérite son nom d'espace, et nous pouvons bien lui associer un ou plusieurs cybertemps, et ceci à deux niveaux.

Au niveau très matérialiste et concret, d'abord, où l'on comprend le cyberspace comme un ensemble fixe de mémoires d'ordinateurs, ainsi que de câblages assurant les connexions ou relations entre ces mémoires ; par opposition au mouvement des signaux électromagnétiques qui parcourent cet espace, et qui définissent un temps. La configuration matérielle est stable par rapport à la propagation à grande vitesse des signaux. Si l'on envisage ce réseau d'ordinateurs « plantés » à l'échelle de toute la terre (chacun définit un espace local), l'espace global associé est naturellement le globe terrestre lui-même. Par opposition, les mouvements des ondes électromagnétiques qui se propagent dans telle ou telle portion du réseau définissent une multitude de temps locaux : on peut les synchroniser en un seul temps : ce sera un temps universel auquel on peut donner une signification astronomique, reliée par exemple à la position de la terre dans son mouvement autour du soleil. Dans ce cas, le cybertemps s'identifie avec le temps universel habituel.

Mais, tout aussi important, on peut opposer un cybertemps à un cyberspace **au niveau de l'impression psychologique et cognitive**, expérimentée par l'utilisateur : ce dernier se positionne devant un morceau d'espace matériel solide tel son ordinateur ou son téléphone portable, exprimant des relations constantes entre des points matériels (les contours de l'écran, le clavier etc.), lui méritant bien le nom d'espace au sens où nous l'entendons. Par opposition, l'utilisateur définit un ou plusieurs temps : celui de ses mouvements corporels pour aller allumer son ordinateur, pour bouger la souris, taper sur les touches ; ou encore celui associé au défilement des images, des caractères etc. par rapport aux contours de l'écran qu'il visionne (nouvel espace en mouvement par rapport au premier). Dans ces divers cas, il a le sentiment d'une structure préexistante par rapport à laquelle il se déplace, opposant une certaine stabilité spatiale à un temps de manipulation ou d'exploration. Le caractère « virtuel » des images qu'il fait défiler ne leur enlève pas la qualité d'espace, dans la mesure

où à un moment donné elles sont visibles sur un morceau d'espace réel (l'écran) avec des relations invariables entre leurs éléments. Le cybertemps est alors associé à l'utilisateur dans son rapport à son environnement au sens large, c'est-à-dire incluant les objets autour de lui et tout ce qui lui est visible ; le cybertemps n'est pas associé aux ondes électromagnétiques mouvantes par rapport aux mémoires, mais l'effet est le même. C'est-à-dire que l'on peut définir une multiplicité de cybertemps, chacun associé à un utilisateur². Cela en fait des milliards à l'échelle de la terre. Mais dans la mesure où c'est bien aux espaces concrets des utilisateurs que l'on se ramène (on est encore dans une situation où les utilisateurs ne sont pas « rentrés » dans les écrans), on peut raccorder ces espaces (ces écrans) à l'échelle de toute la terre, et on peut aussi raccorder les divers cybertemps entre eux dans le temps astronomique, de la même façon que les temps locaux « habituels » se raccordent les uns aux autres.

A ces deux premiers niveaux, il ne semble donc pas y avoir de problème particulier pour définir un ou plusieurs cybertemps ; les mots cyberspace et cybertemps ont des significations qui se raccordent simplement à l'espace et au temps habituels. Les démarches de raccord entre le cybertemps et le cyberspace expérimentés par le sujet devant son écran avec le cyberspace et le cybertemps globaux ressemblent à celles du raccord entre l'espace et le temps vécus par une personne quelque part, avec l'espace et le temps « astronomiques »³.

On peut apporter quelques compléments sur deux points :

- à propos de l'expérience de défilement d'une image, d'un texte ou de tel paysage « virtuel » sur un écran : comme on l'a dit, l'utilisateur expérimente alors un déplacement par rapport à un espace mobile, celui de cette image ; on pourra, si l'on veut être parfaitement rigoureux, parler de deux repères spatiaux : - le repère « au repos » associé aux contours de l'écran, et - le repère mobile attaché à l'objet qui y défile ; on définira alors des changements de coordonnées comme dans la théorie de la relativité. On peut s'attendre à des effets « relativistes » sur lesquels nous ne nous attardons pas pour l'instant.

- dans la mise en œuvre du cyberspace évoquée ci-avant, les échelles de temps en jeu sont de quelques secondes à quelques dizaines de minutes, pendant lesquelles nous avons supposé la configuration matérielle des ordinateurs invariante. Si maintenant on se place à des échelles de temps plus longues (quelques heures à quelques jours) où le support matériel lui-même du cyberspace serait changeant, il va se poser en toute rigueur la question de la définition du cyberspace lui-même en tant qu'espace. Nous ne discuterons pas ce point, supposant que l'essentiel du cyberspace reste encore stable (ou que l'on peut de toute façon revenir à des repères terrestre en arrière plan du réseau internet lui-même).

² Nous parlerons dans la section 3 des temps associés à ce qui se passe virtuellement au sein du cyberspace.

³ On pourra remarquer que, avec la radio, le téléphone etc., on avait les prémices d'un cyberspace, mais on n'en parlait pas en ces termes. Avec le cyberspace d'aujourd'hui, on a franchi un seuil dans la quantité de connexions possibles entre les gens et dans son caractère unifié.

3. Difficultés de connexion entre eux des cyberespaces et des cybertemps locaux. Enrichissement du cyberespace, appauvrissement du cybertemps.

Les opérations de connexion entre eux des cyberespaces et des cybertemps locaux, en un cyberespace unique et un cybertemps unique, peuvent être malaisées. Et cela pour des raisons qui ne tiennent pas à des rapports quasi mathématiques entre des échelles spatio-temporelles différentes (section précédente), mais plutôt à des effets psycho-cognitifs ressentis par l'utilisateur. Elles conduisent à un enrichissement excessif et abusif du cyberespace, et un appauvrissement associé du cybertemps.

Jusqu'à présent, nous avons maintenu l'utilisateur en dehors de l'écran, il gardait son humanité concrète. Mais si maintenant il « rentre » dans l'écran et s'identifie à ce qu'il visite, on conviendra que le caractère « virtuel », ou imaginaire, des espaces contemplés peut entraîner une certaine difficulté de leur connexion avec l'espace-temps « extérieur ». Dans ce que nous décrivions plus haut, la connexion se faisait via l'utilisateur qui acceptait de « revenir sur terre ». Lorsqu'on lit un roman ou que l'on va au cinéma, on se projette momentanément dans d'autres espaces, mais on consent bien à « atterrir » ensuite et se raccorder à l'espace de tout le monde. Mais dans la mise en œuvre du cyberespace, l'expérience « cognitive » peut être très forte, et surtout, elle peut se faire subrepticement de façon beaucoup moins distanciée par rapport à la vie courante et plus mêlée à elle si l'on peut dire. Peut-on dire alors que l'utilisateur fait moins bien le raccord avec l'espace et le temps partagés par tous ? Il est en effet en « connexion » avec un cyber-espace-temps qui peut avoir des caractéristiques très différentes de l'espace-temps dans lequel il se trouve. Il peut même « jongler » avec plusieurs cyber-espace-temps très différents les uns des autres. Quand nous parlons de « caractéristiques » d'un espace-temps, nous parlons des « proportions » entre espace et temps ; c'est-à-dire du ratio entre les relations stables et les relations mouvantes que l'on peut y voir ou auxquelles on prête attention (Guy, 2011). Dans certains cas, la proportion entre ce que l'on repère comme mobile et ce que l'on repère comme immobile, ou plus simplement entre temps et espace est notablement plus grande que dans d'autres. Comparons la gare du Nord à une heure d'affluence, à un morceau de désert ou de nature sauvage immobile. Nous pouvons nous y transporter au même instant grâce à des webcams qui y sont disposées. Du fait des passages rapides que l'on peut faire d'une représentation à l'autre et des bonnes simulations cognitives offertes par le cyberespace (promenade virtuelle comme dans un paysage en trois dimensions), on a véritablement l'impression d'être aux deux endroits en

même temps : je me déplace aussi bien, à quelques secondes d'intervalle, dans une rue de Paris qu'au fond d'un désert australien. Et on peut rajouter autant que l'on veut des cyber-espace-temps les uns aux autres (qu'ils renvoient à du réel ou non) ; ils se rajoutent à l'espace-temps de départ du sujet qui est devant son ordinateur avec ses propres repères de mobilité et de temps (et ses repères d'immobilité et d'espace).

Même si l'on peut exhorter les uns et les autres à revenir à l'espace commun, on peut comprendre la difficulté à relier entre elles les impressions subjectives provoquées par la contemplation de tous ces cyber-espace-temps. *Les répartitions entre passé, présent et futur de ces différents cyberspaces ne sont pas en rapport* (liées, comme nous l'avons signalé plus haut, à la répartition entre les relations mouvantes et les relations stables ; voir Guy, 2011). L'utilisateur peut alors se trouver devant une mosaïque d'espaces et de temps (une surabondance de cyberspaces et de cybertemps) *non connectés entre eux*, qui restent comme des îlots.

Si l'on ne peut connecter entre eux les cyberespace-temps si riches et surtout si hétérogènes dans leurs caractéristiques, la solution que l'on fait plus ou moins consciemment dans sa représentation est alors de les ramener simplement à des morceaux de cyberspaces en en niant le rythme temporel propre. On opère une moyennisation de la variabilité spatiale sur une période de temps correspondant à celui de la consultation : le temps disparaît. En exagérant, on peut dire que c'est ce que l'on fait quand on fabrique une « icône » sur laquelle on cliquera pour accéder à tel morceau de cyberespace-temps. On fait ensuite le raccord dans l'espace, en disposant les icônes les unes à côté des autres sur l'écran. C'est une approximation énorme. On spatialise tout, on enrichit l'espace ; c'est abusif car il n'est plus une connexion bien agencée des espaces locaux, on oublie le temps ; on fait l'impasse sur les problèmes qui se posent à cause des différentes proportions temps / espace dont on a parlé à l'instant. Si on peut à nouveau faire la somme des espaces locaux ainsi approximés en un grand espace, on retombe sur le temps universel, mais il n'a pas de sens par rapport à telle ou telle expérience particulière de cybertemps, c'est-à-dire il n'exprime aucun raccord avec eux. Il y a eu un saut. L'opposition entre espace et temps ne se fait pas localement mais globalement, en niant les oppositions palpables locales, au lieu de les relier. Alors qu'il y a une multitude de temps, les choses se passent paradoxalement comme s'il n'y avait plus de temps : on ne parle pas de cybertemps au sens concret d'un temps unique synchronisé. La connexion forcée des divers cyberspaces en un seul espace nous laisse avec un problème sur le temps.

Un problème, plus rare, touchant à l'opposition entre temps et espace, se pose du point de vue du ressenti psychologique de l'utilisateur rentré dans l'écran, lorsque les images qu'il voit du cyberspace changent aussi vite que le temps de leur exploration ; par exemple dans une situation où le paysage virtuel visionné se modifierait aussi vite ou davantage que le mouvement simulé fait par rapport à lui (est-ce d'ailleurs si fréquent ?). On se trouve alors dans la situation limite, commentée par ailleurs (par exemple Guy, 2004), où l'on ne peut plus faire d'opposition entre des relations stables et des relations mouvantes (« tout » est mouvant), c'est-à-dire où l'on ne fera pas de distinction entre espace et temps, ou entre cyberspace et cybertemps. On est devant un tout espace-temps ou cyber-espace-temps sans séparation. C'est l'occasion de toucher du doigt les approximations et incertitudes qui sont toujours présentes dans la séparation entre espace et temps ou entre cyberspace et cybertemps, et que l'on pourrait quantifier (Guy op.cit.).

4. Négation de l'espace, négation du temps

L'enrichissement abusif du cyberspace finit par conduire à sa négation en tant qu'espace, au sens des propriétés que nous paraît devoir avoir un espace (ce qui conduit du même coup à la négation du caractère « temporel » du ou des cybertemps associés, s'il en reste !). La pratique du cyberspace pervertit même notre compréhension de l'espace et du temps communs. L'utilisateur qui l'expérimente a la possibilité technique en effet, grâce à la rapidité des signaux électromagnétiques, de juxtaposer ou de faire défiler de façon quasi-instantanée plusieurs vues de morceaux d'espaces réels à des distances variées de lui. Il peut mettre sur le même écran une vue de New York et une vue de la Sibérie, passer de l'une à l'autre presque comme s'il y était. Si les morceaux de cyberspace-temps ainsi juxtaposés sont virtuels, cela ne change pas fondamentalement les choses.

Qu'est-ce qu'un espace si ce n'est l'expression d'une hiérarchie entre le près et le lointain, la distinction entre ce qui est directement accessible et ce qui demande plus de temps pour être saisi etc. Dans le cas de la juxtaposition sur le même écran d'espaces à des distances variées, il n'y a plus de hiérarchie, il n'y a plus de relation d'ordre entre les lieux réels, il n'y a plus de différence entre le près et le lointain. C'est la confusion : tout est concentré au point où l'on se trouve. Du point de vue mathématique, on pourrait dire qu'il n'y a plus de métrique (l'inégalité triangulaire n'a plus de sens) : l'espace ne « compte » plus. Cette situation spéciale est une négation de l'espace.

Cela a pour conséquence la disparition du temps, toujours associé à l'espace dans le mouvement, le temps se « déroulant » dans une succession impliquant des points ordonnés de l'espace. Tout est en un point : il ne peut donc y avoir de déplacement, il ne peut donc y avoir

de temps ; il ne peut y avoir de passage du temps, du passé vers l'avenir. C'est la négation d'un passé associé à un cheminement spatial nous conduisant à aujourd'hui, négation d'un futur dont il faudrait encore emprunter les détours spatiaux pour aboutir à tel objectif.... De même que tout l'espace est concentré en un point, le temps est condensé en un point, on l'appelle présent, le seul des catégories du temps (passé, présent, futur) à « rester ». Il reste l'illusion de l'immédiateté présente. Cette importance du présent, cette densification du présent, abondamment analysée (voir par exemple les auteurs cités au début du texte), vient essentiellement de cette disparition comme antérieure de l'espace lui-même. J'ai par ailleurs (par exemple Guy, 2004) commenté le vocabulaire utilisé pour le temps et son fonctionnement dans la langue : *le présent c'est l'espace autour de soi*. L'élargissement de l'espace (autre façon de parler de sa négation dans l'excès de cet élargissement) est un élargissement du présent (autre façon de parler de la négation du temps dans l'excès de l'élargissement du présent). Le présent ne s'identifie plus à la présence.

5. Immédiateté et cyberimpatience

A cette disparition de l'espace et cette densification du présent se relient des sentiments du sujet sur lesquels nous nous attardons un instant. Nous avons parlé d'immédiateté, d'instantanéité : le sujet est comme impatient d'obtenir ce qu'il voit sur son écran. Ses sentiments sont provoqués par l'abondance, la profusion des biens de toute sorte etc. qu'il aperçoit dans le cyberspace. Ce qu'il voit, il le considère comme atteignable en un instant : il le veut tout de suite. La compréhension standard de l'espace et du temps contribue à ce sentiment d'impatience : le terme du projet apparaît simplement déjà là, l'utilisateur croit n'en être séparé que par un écart dans l'espace. Comme nous avons séparé abusivement l'espace du temps, nous imaginons que cet écart d'espace (conçu sans besoin de temps), nous allons pouvoir le parcourir sans temps. Cette mauvaise compréhension du temps et de l'espace est encouragée par la grande rapidité avec laquelle nous pouvons accéder à des images très parlantes. Les échanges d'information à vitesse très rapide, comme instantanés, nous pensons pouvoir les généraliser à tous les types et toutes les modalités de nos actions. Nous n'avons pas non plus compris l'apport conceptuel d'Einstein dans sa critique de la simultanéité : l'opération de synchronisation, qui nous permet apparemment de parler de « présent » à l'échelle de la planète est au mieux une hypothèse, au pire une illusion ; à la limite la

synchronisation est une négation du temps ; elle nous fait croire que nous pouvons aussi syntopoïser⁴. Négation du temps et négation de l'espace sont la même négation.

6. Critique de la vitesse

La négation de l'espace et du temps est donc une autre façon d'envisager des vitesses de propagation de signaux très grandes, ressenties comme infinies. En parlant de vitesse, nous prenons ce terme dans son sens habituel, comme acquis, et dont la pensée est permise par une séparation préalable de l'espace et du temps. La situation est différente du point de vue conceptuel cependant, si l'on veut bien voir l'association profonde entre l'espace et le temps qui nous occupe dans nos travaux. Dans ce contexte, nous devons dissocier le mouvement de la vitesse et ne parler de vitesse que lorsque nous comparons deux mouvements ; en particulier, tel mouvement à un mouvement de référence choisi arbitrairement. Il n'y a donc rien d'absolu dans aucune vitesse et il est tout à fait conventionnel de tout comparer à un phénomène particulier, en l'occurrence aujourd'hui la propagation de la lumière. Il faut revenir à un concret de la vitesse, à son incarnation dans les phénomènes « quotidiens », et quitter cette idole que serait l'onde électromagnétique qui connecte en si peu de temps nos systèmes électroniques. La vitesse simple, pure, vraie n'existe pas.

Le philosophe Paul Virilio a écrit de nombreux ouvrages sur la critique de la vitesse (voir par exemple Virilio, 2009, 2010a et b ; Guillebaud, 2010) : nous la cherchons sans cesse plus grande dans toutes nos activités. Cette folle quête induit des déformations dans nos rapports au monde. Nous rejoignons en un sens P. Virilio pour dire que la vitesse idole ne correspond à rien. En nous plaçant dans une pensée de la relation (comparer les phénomènes les uns aux autres ; voir aussi Dujardin et Guy, 2012) vouloir rechercher une vitesse toujours plus grande n'a pas de sens, ce n'est que convention de choix de référence. Pourquoi le temps humain devrait-il se comparer à une onde lumineuse ? Parler de vitesse qui croît, c'est-à-dire d'accélération, est aussi paradoxal alors que l'on a perdu la bonne compréhension à la fois des repères spatiaux et temporels.

⁴ L'expression « en temps réel » est également à prendre avec précaution : elle renvoie à cette immédiateté, à ce temps « synchronisé » avec toutes ses limitations.

7. Espace-temps versus cyberspace- cybertemps : qui est le plus virtuel ?

Ce que nous comprenons de l'espace et du temps, nous l'avons vu, nous conduit à critiquer les propriétés attribuées au cyberspace et l'usage que l'on en fait. Réciproquement, le fonctionnement de ce dernier peut nous amener à revoir nos constructions en matière d'espace et de temps. Regardons les supposés aspects virtuels du cyberspace : ils nous renverraient à des espaces et temps imaginaires et déconnectés de la vie réelle ? N'y a-t-il que cela ? Non, il y a des aspects bien concrets. Observons ainsi comment on se donne rendez vous avec quelqu'un à l'aide d'un téléphone portable. On conviendra que ce n'est pas avec un point de l'espace temps (des coordonnées universelles, un temps universel) que l'on se donne rendez vous, mais *avec quelqu'un*. C'est en fin de compte la proximité avec l'autre personne qui importe, et décide le lieu et le moment exacts de la rencontre. Lieu et temps, au sens de la géographie et des horloges étant, pourrait-on dire, presque accessoires, l'objectif n'étant pas fixé au départ quant à eux. Grâce au téléphone portable, on procède par essais et erreurs, jusqu'à l'exclamation : « ça y est je te vois ». Comment mieux dire le caractère concret de l'espace et du temps ainsi expérimentés (ou reconstitués) appuyés sur des personnes en chair et en os (cf. Guy, 2010) ? C'est mettre en évidence des qualités de l'espace et du temps eux-mêmes que l'on occulte ou oublie le plus souvent, et qui tiennent à la fois à leur caractère *concret et multiple* (connecté plus ou moins facilement en un espace-temps unique). Le cyberspace qui colle au réel est figure de points concrets. On le voit aussi en manipulant des outils comme un navigateur automobile utilisant un gps, des logiciels comme streetview, ou google earth. En se déplaçant à l'aide de ces outils informatiques, ce ne sont pas des règles ou des horloges que l'on aperçoit, mais des maisons, des arbres, des rochers, des carrefours et des noms de rues ; on visualise des lieux etc. Quand on n'a rien de repérable il reste des indications moins concrètes, comme pour un rendez vous dans le désert : des coordonnées GPS nues ; c'est une façon de retrouver un espace-temps plus abstrait, mais qui a de concret d'être lié à la terre. On pourrait donner d'autres exemples : quel sens attribuer à la question : quelle est votre adresse ? Les courriers s'échangent désormais entre des lieux « mobiles » (ils sont attachés en fait à des personnes) et non entre des points géographiques fixes⁵. Ou encore quand il s'agit de regarder un film téléchargé : ni le lieu ni l'heure ne sont plus des critères pour le regarder.

⁵ Quand on communique avec quelqu'un en mouvement dans un moyen de transport, celui-ci ne répond pas à la question « où es-tu » par une indication géographique ; il dit simplement « je suis dans le tgv », autre façon encore de rendre compte des insuffisances des repères « universels ».

L'espace-temps des physiciens n'est pas plus « réel » ! Il est compris comme un réseau tri-dimensionnel imaginaire quadrillant l'espace, jalonné par des graduations de règles aussi imaginaires, et aux nœuds desquels on dispose des horloges synchronisées entre elles pour mesurer le temps (la synchronisation permet d'avoir un temps unique pour cet espace). C'est une construction de l'esprit qui ne correspond pas à notre pratique de l'espace et du temps. L'espace et le temps, au sens de réceptacles vides en attente d'être remplis, n'existent pas.

Par opposition à cet espace-temps virtuel des physiciens, et par extension, reprenons le constat de la matérialité du cyberspace dont nous avons parlé au début du texte : le cyberspace constitue un réseau tout à fait matériel sur lequel, in fine, nous pouvons, ou pourrions, nous appuyer pour donner un sens concret non seulement à ce qui concerne nos localisations dans l'espace et le temps, mais aussi (et par voie de conséquence ou d'équivalence) à des catégories que nous ne savons pas « situer » a priori. Citons par exemple : l'appartenance à tel ou tel groupe sur facebook, à tel ou tel réseau de « mailing » etc. Ces catégories ne sont pas virtuelles, mais correspondent effectivement à des états de mémoire d'ordinateurs quelque part. De la même façon, on pouvait se demander : où sont les classes sociales ? Dans une vision matérialiste poussée à son bout, on pouvait déjà répondre qu'une classe sociale se comprend au niveau élémentaire des signaux physiques reliant entre elles un certain nombre de personnes. Nous pouvons voir ainsi dans le cyberspace un prolongement de personnes ou de lieux permettant une visualisation de connexions cachées. Il donne une raison d'être à des mots à caractère spatial : va sur le forum untel, je suis sur internet, donnons nous rendez vous sur facebook etc. Ce que nous associons à des personnes réelles, à des lieux réels, ce n'est pas virtuel, ce sont in fine des connexions électriques. Le cyberspace permet cette « géographie humaine », cette incarnation de concepts sociologiques, il décuple les façons d'en fabriquer⁶.

⁶ Il participe de cette pragmatique spatio-temporelle que j'ai définie dans Guy, 2015.

8. Conclusion : relier l'espace-temps et le cyber-espace-temps en un seul espace-temps.

Cette conception très matérialiste du cyberspace nous permettra de conclure de façon positive⁷. Plutôt que vouloir à tout prix parler du cyberspace comme en plus et à côté du monde, ne peut-on pas dire qu'il est dans l'espace de toujours ? Il joue le rôle d'un formidable révélateur de choses cachées, comme un supermicroscope, qui donne accès à des mondes invisibles, mais réels. Nous avons avec lui un moyen très parlant, très vivant, pour « afficher » ce dont on parle mais dont on peut douter parfois de la réalité : des catégories sociologiques, des connaissances, des rêves, des mondes imaginaires. Oui, nous en avons le reflet par des dessins figurés sur un écran d'ordinateur⁸. De même lorsqu'on « voit » par des moyens d'imagerie divers des bactéries, des brins d'adn, ou même des densités électroniques (avec utilisation de moyens pour rendre plus facile la lecture : des fausses couleurs, des impressions de relief, des figurations par analogie etc.). Cela renforce la « supposition » de leur existence, cela change tout. Ce n'est pas de la réalité augmentée, c'est simplement la visualisation de ce qui est invisible.

Alors plutôt que de juxtaposer l'espace-temps d'un côté et le cyberspace-temps de l'autre, ne parlons que d'espace-temps tout court (on ne considère pas que l'espace entrevu dans les microscopes est en plus, ou à côté, du monde), en étant mieux conscient de son « épaisseur », en la représentant même. De même que l'on peut « visualiser » les lignes du champ magnétique entre le soleil et la terre, de même on peut visualiser les liens entre les hommes... N'est ce pas une voie de recherche pour approfondir l'unité du monde et de nos représentations (et les choix qu'elles supposent) ?

Remerciements

Ces lignes ont été écrites en réponse à des questions posées par Olivier Frérot que l'auteur remercie pour ses stimulations intellectuelles.

⁷ Laissons de côté provisoirement les impasses, non des moindres, liées à l'immédiateté : espérons qu'elles guériront, lorsque l'on aura réappris la notion de distance et de temps qu'il faut pour atteindre toute chose ; ce qui (re)donnera son sens au cybertemps et par là aussi au cyberspace.

⁸ Dans cette ligne, B. Latour (2011) parle de l'aide que nous apportent les moyens du réseau internet pour visualiser des opinions contradictoires sur un sujet de société.

Références

Comme nous l'avons dit, la liste de références est pour l'instant très limitée.

Augé M. (2010) Les incertitudes du monde contemporain, *Le Monde*, 10 Juillet 2010, 19.

Cauquelin A. (2000) L'invention du paysage, Presses Universitaires de France.

Dujardin P. et Guy B. (2012) Vers une pensée de la relation ; échanges entre un politologue et un physicien, in : Actes des 2^e ateliers sur la contradiction, Saint-Etienne, coordination B. Guy, Presses des mines, Paris.

Guillebaud J.-C. (2010) Paul Virilio, le critique de la vitesse, *Le Nouvel Observateur*, 5 Août 2010.

Guy B. (2004) L'éclair et le tonnerre, promenades entre l'espace et le temps ; à propos de la théorie de la relativité, Editions EPU, Paris, 224 p.

Guy B. (2010) Groupes sociaux, espace, temps, dialogue entre un physicien et un anthropologue, hal-00468407.

Guy B. (2011) Penser ensemble le temps et l'espace, *Philosophia Scientiae*, 15, 3.

Guy B. (2015) Ruptures urbaines : une pragmatique spatio-temporelle, à paraître, *Parcours Anthropologiques*.

Latour B. (2011) Nous construisons des outils pour évaluer les controverses (recueilli par N. Chevassus-au-Louis), *La Recherche*, Oct. 2011, n° 456, 76-79.

Musso P. (2007) Critique de la notion de « territoires numériques », Les entretiens de la cité des territoires, Grenoble, 7-8 Juin 2007, 95-109

Virilio P. (2009) *Le futurisme de l'instant*, Editions Galilée.

Virilio P. (2010a) *Cybermonde, la politique du pire ; entretiens avec P. Petit*, Paris : Textuel.

Virilio P. (2010b) *Le grand accélérateur*, Editions Galilée.

Wikipedia (2011) *Cyberespace*.